

éloge
du
dégout

BERNARD
MORLINO

éloge

du

dégoût

Du même auteur

Récits

Philippe Soupault, qui êtes-vous ?, La Manufacture, 1987.

Emmanuel Berl, les Tribulations d'un pacifiste, La Manufacture, 1990.

L'Interview, les confessions d'un géant, La Manufacture, 1992.

Manchester Memories, Castor Astral, 2000.

Louis Nucéra, achevé d'imprimer, Castor Astral, 2001.

Berl, Morand et moi, Castor Astral, 2002.

Champion de sa rue, Castor Astral, 2004.

Envoyé spécial de personne, Castor Astral, 2006.

Anthologies

Essais, recueil d'articles d'Emmanuel Berl, Julliard, 1985 ;
Bernard de Fallois, 2007.

Un spectateur engagé, critiques télé d'Emmanuel Berl, François Bourin, 1993.

Brassens, délit d'amitié, textes de Louis Nucéra, L'Archipel, 2001.

Ils ont éclairé mon chemin, critiques littéraires de Louis Nucéra, Écriture, 2010.

Albums

Le Racing Club de Paris, un siècle de football parisien, La Manufacture, 1986.

Un siècle d'olympisme, La Manufacture, 1988.

Football nostalgie, préface de Dominique Rocheteau, Hors collection, 2006 et 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

évident qu'on ne peut plus écrire comme au temps de Balzac. L'invention du cinéma puis de la télévision nous a fait entrer dans l'ère de la vitesse supersonique. On lit des livres qui sont aussi profonds que les bulletins municipaux.

On ne vient pas à la littérature pour se distraire. Lire cela veut dire s'immerger dans la pensée d'un autre. Être perceptible est la première des politesses. La prose laboratoire est aussi indigeste que la mauvaise cuisine. Trop d'adjectifs et d'adverbes équivaut à une overdose de sucre et de sel. Il est néfaste d'écrire le début d'un raisonnement avec à l'esprit l'idée prochaine à développer. Mieux vaut aller au bout de l'inspiration de l'instant, tel Roger Federer qui finit toujours la course de son lift.

Un ouvrier ne peut pas acheter un tableau de Maître. Ni se procurer une édition sur papier Japon tirage de tête. Cela ne lui effleure même pas l'esprit. Il lui faut d'abord se loger et se nourrir. Les industriels milliardaires s'entourent d'œuvres d'art. Que peuvent-ils bien éprouver devant une nature morte de Chardin, hors le plaisir de posséder et de spéculer ? Je suis le propriétaire de tous les chefs-d'œuvre planétaires mais, par souci de sécurité, j'en laisse la garde au Prado, au Met de New York, à Orsay... Ils y sont bien plus en sécurité. Le taux d'humidité chez moi ne convient pas à la conservation d'*Un enterrement à Ornans* de Gustave Courbet. Allez voir *Le Bœuf écorché* de Rembrandt, j'en ai fait don au Louvre. Je veux que tout le monde en profite, même si je n'ai jamais vu quelqu'un stationner devant.

Les auteurs qui bavardent sur leurs person-nages se comportent en mythomanes. Dès que l'on discute sur ses écrits, on s'éloigne de la parole écrite. Samuel Beckett et Henri Michaux refusaient les invitations des greffiers télévisuels qui avaient besoin d'eux

pour se faire mousser. Tous les beaux parleurs ont un style qui a mauvaise haleine. Que se passerait-il si l'on ne mettait plus de patronyme sur la couverture ? Les Africains pillés par Picasso ne signaient pas leurs sculptures.

Les hommes de droite tiennent mieux la plume que ceux de gauche. Jacques Chardonne, Céline, Paul Léautaud et Marcel Jouhandeau ne plaisantaient pas avec la grammaire. Même dans l'ignominie, ils ont fait preuve de style. Il est particulièrement abject de lire *Le Péril juif* de Jouhandeau écrit en bon français. Et dès que l'on ouvre *le Journal inutile* de Morand, il y a tant d'immondices que l'on comprend pourquoi le pétainiste ne l'a pas publié de son vivant. À l'entre-deux-guerres, nos ennemis avaient du talent.

À gauche, on écrit avec des idées. Peu les ont eues claires, à part André Suarès, Vercors, Philippe Soupault, Jean Guéhenno et Jean Prévost. Parmi les égarés, le fusillé Robert Brasillach a trinqué pour tous. Drieu La Rochelle, lui, s'est suicidé, dans un élan de lucidité après un parcours en zigzags : il a donné son cadavre à la justice des hommes. Le théâtre de Sartre a été joué devant un parterre de nazis et Albert Camus a publié *L'Étranger* au sein de la France occupée. En revanche, Emmanuel Bove et Henri Calet n'ont rien mis en vente dans les librairies ornées du portrait de Pétain. Qui connaît Georges Navel ? Le styliste de *Travaux* n'a pas les lecteurs qu'il mérite parce qu'il préféra casser de la caillasse sur les routes au lieu d'occuper un poste de secrétaire de rédaction à la NRF.

Un livre qui se vend n'est pas forcément illisible et celui qui ne trouve pas acquéreur ne garantit pas le chef-d'œuvre. On ne sait plus si l'auteur est connu par son œuvre ou parce qu'on ne cesse pas de parler de lui. Doit-on oublier Joseph Joubert parce que

les jeunes lisent une adepte du gothique qui porte des chapeaux noirs ?

Dans les années 1930, des écrivains ont fait parler d'eux à travers les idées qu'ils véhiculaient. Presque un siècle après, les auteurs parlent des grands sujets avec la seule ambition qu'on les invite à s'exprimer. Ces derniers vont jusqu'à donner le prix de la chicorée. Lors de la fête des mères, ils sont dans des articles avec cinq ou six *people* qui parlent de leur maman. Ils vont jusqu'à dire ce qu'ils pensent du nouveau sélectionneur de l'équipe de France de badminton.

La véritable littérature, celle qui scrute les interstices, est inadaptable. Personne n'a vraiment réussi à porter au grand écran un roman de Patrick Modiano. Julien Gracq ne faisait qu'un service de presse, destiné à son frère. Jules Renard estimait qu'écrire était une manière de poursuivre une conversation sans être interrompu. Balzac quittait ses amis avec cette formule : « Bon, je retourne à la réalité... », celle de son manuscrit en cours. Zola écrivit sur le mur de son bureau la phrase d'Horace : « Pas un jour sans une ligne. » Flaubert ne tolérait le réel que pour une fiction à venir. Proust refusa de vivre afin de retrouver tout son passé. Nerval disait qu'écrire était l'activité des gens malheureux.

Les vrais lecteurs deviennent les auteurs du livre qu'ils ont entre les mains. Lire demande autant d'efforts qu'écrire. Balzac a sans doute fait du mal à beaucoup de jeunes gens du XIX^e siècle qui ont lu *Les Illusions perdues*. À quoi bon tenter quelque chose puisque tout finit mal ? Ses lecteurs étaient frappés par l'à-quoi-bon. Pas tous : Oscar Wilde vécut son jour le plus triste quand il apprit la mort de Lucien de Rubempré... Il n'aurait pas fallu le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les prélèvements sociaux remplacent la gentillesse

De la pop aux punks, on a laissé plein de plumes. Le chômage a rongé la poésie. Le joint d'herbe à peine écrasé, on est revenu sur terre. Impression d'être puni. C'était comme si on me reprochait de ne pas avoir fait la guerre. Mai 1968 ? Ce ne fut pas une révolution. Juste une révolte, un bordel organisé par les étudiants qui ont poussé dans le cercueil celui qui a dit : « La France, c'est moi » quand les nazis l'ont bafouée. On a appris par la suite que de Gaulle payait ses achats chez les « commerçants de bouche » au lieu de faire passer la note sur les frais de l'Élysée. Le général n'était plus « tendance ». Tous les révolutionnaires ont une chanson, et ceux de 1968 n'avaient que des slogans. Les économistes ont bien rigolé devant la poussée d'acné de la génération du baby-boom.

La grâce de Gérard Philipe. L'autorité de Gabin. La force de Vanel. La présence de Ventura. Les tics de Malraux. La voix de Mauriac. L'énergie de Françoise Rosay. La cigarette de Camus. Rien n'était fabriqué. Aucun produit de consommation. Encore moins des *people*. Avec l'intrusion de la télé dans tous les salons, les affairistes ont créé des marionnettes industrielles.

Tout le monde n'est pas fait pour la création artistique.

Il ne s'agit souvent que de promoteurs de spectacle. Il n'y a plus d'œuvre mais des « événements ». Les présidents des premières éditions du Festival de Cannes étaient de fins lettrés : Cocteau, Maurois et Pagnol.

Depuis la fin du ^{XX}^e siècle, les mannequins veulent être actrices pendant que ces dernières posent pour des produits cosmétiques. Des visages sont rendus plus célèbres par une crème antirides que par une interprétation de Célimène. Dans un restaurant, les convives sont subjugués devant la bimbo d'un jeu débile et n'accordent pas la moindre attention à une serveuse sublime de naturel. Les pires sont les « écrivaines » branchées qui viennent nous raconter leur sexualité. Elles sont en retard sur Colette, insolente à une époque où les femmes n'avaient le droit ni de voter ni d'avoir un carnet de chèques. Colette était bisexuelle, dansait nue au music-hall, écrivait des chefs-d'œuvre, fut maman, faisait de la couture et des confitures. Elle avait tant d'avance que même les femmes de l'an 3000 seront en retard sur elle.

Il y a vingt ans, on zappait d'une chaîne à l'autre. Au troisième millénaire, on zappe d'un invité à l'autre dans la même émission. Entendre parler quelqu'un plus d'une minute tient de la science-fiction. La télé des années 1950-1960 était supérieure en qualité à celle d'aujourd'hui. Il suffit d'égrener les noms : Frédéric Rossif, Max-Pol Fouchet, Claude Darget, Georges de Caunes, Éliane Victor, André S. Labarthe, Jean-Marie Drot, Claude Santelli, Stellio Lorenzi, Daisy de Galard, Denise Glaser, Pierre-André Boutang et, bien sûr, la série des Pierre : Sabbagh, Dumayet, Desgraupes et Tchernia...

De nos jours, quand une émission est intéressante, on la fait passer à la trappe. Ce fut le cas de *Cinéma, Cinémas*, un magazine diffusé sur Antenne 2 de janvier 1982 à novembre 1991, produit par le réalisateur Claude Ventura, la journaliste Anne Andreu et le critique Michel Boujut. Par le biais de courts reportages, on y célébrait le cinéma de manière intelligente et sensible. Chaque séquence était une œuvre en elle-même, très loin de ces talk-shows insupportables où l'on ricane sur télécommande. Au bout de neuf ans, un bureaucrate décida de la supprimer. La qualité fait peur. Surtout quand elle provient de gens qui ne roulent pour personne. La fausse bonne humeur est un attrape-nigaud. Un cochon avec du rouge à lèvres reste un cochon.

Quand on entortille le Pont-Neuf sous de la toile, je ne suis pas ému. Je n'ai pas besoin que l'on cache les formes d'un bâtiment pour que je les perçoive. On ne devient pas populaire par décret national. Sacha Guitry a confié à Michel Simon qui était abordé dans la rue sans répit : « Je vous envie : les Français vous aiment. Moi, je ne leur donne pas envie de me parler... » Je n'ai jamais vu une Pléiade dans les mains d'un garagiste. Beaucoup d'écrivains sont devenus communistes afin de ne pas être associés aux nantis.

Quand Jean-Paul Sartre reproche à Albert Camus de vouloir parler des goulags, il réagit en homme de parti qui ne veut pas désespérer les ouvriers de Renault. Tel ne fut pas l'avis de Camus qui ne voulait pas mentir sur la situation en Union soviétique. Sartre lui a dit : « Si tu parles de la torture en URSS, tu es du côté du *Figaro*... » Au risque de désespérer Billancourt, Camus fit éclater au grand jour la réalité du communisme soviétique, déjà fustigée auparavant par André

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

masculines. Pour créer un oiseau avec une seule ligne comme l'a fait Brancusi, il faut l'avoir observé pendant toute la vie.

La peinture n'a pas besoin d'être inter-prétée comme la partition d'une musique. La littérature souffre d'être mal traduite. Le malicieux Woody Allen a répondu aux journalistes qui lui demandaient pourquoi ses films étaient plus appréciés en France qu'aux États-Unis : « Les sous-titres français sont excellents... »

Contempler un verre et une assiette peints par Georges Braque ne suffit pas. On doit aussi s'arrêter sur l'entre-deux, cet espace qui sépare les deux objets. Se rendre au musée pour visiter toutes les salles ne sert à rien. Mieux vaut y aller avec le projet de ne voir qu'une seule œuvre. Il est impossible de passer des statues antiques aux toiles de Vermeer. Cela revient à nier l'évolution du monde. On ne passe pas de l'âge de pierre au XVII^e.

Toute la bibeloterie moderne n'élève pas la pensée. Il faut le mode d'emploi pour comprendre. On nous montre des tableaux blancs. Nous passons pour les derniers des idiots si nous haussons les épaules. Une vision mentale de Jean Cocteau peut faire l'effet d'une toile auditive : « Le bruit de pas dans la neige évoque un cheval qui croque un morceau de sucre. » On ne peut plus peindre comme Meissonier, le peintre préféré de Dali, ce clown qui a « léché les bottes sanglantes de Franco », selon la condamnation sans appel de Philippe Soupault. Gala chapardait des Dali pour les donner à son ex, Paul Eluard, le poète communiste, négociant en œuvres d'art.

Si l'on pose un chandelier dans un réfrigérateur ou que l'on suspend un jouet gonflable de piscine dans les galeries du

château de Versailles, on a des chances de faire l'ouverture du JT de 20 heures. C'est trop facile d'exposer un tas de vêtements pour symboliser les monticules de cadavres enchevêtrés à la sortie des chambres à gaz. L'image est moins forte que celle des amas de dentiers ou de chaussures qui se trouvaient dans les camps d'extermination.

Picasso sonna le signal d'alarme en plein cubisme : « Je plains ceux qui nous succéderont : nous avons tout inventé. » Il y a des racines. Un tronc. Des branches. Où sont les bourgeons ? Cachés dans quelques ateliers sans caméra. Un jour viendra où nous trouverons dans les vide-greniers les travaux de ceux qui ont travaillé à l'abri des regards. Avant Marcel Duchamp, il y a eu l'architecte Jean-Jacques Lequeu. Depuis Duchamp, beaucoup de commerçants.

Paul Cézanne a passé son temps à peindre la montagne Sainte-Victoire, quand il ne regardait pas pendant des heures trois pommes sur la table de sa cuisine. Chardin nous a laissé un chat et des plats. Van Gogh, des tournesols. Où est l'originalité ? Elle réside dans leur façon de transcrire le réel. Plus personne ne sait le faire sans les imiter. Qui saura nous présenter des poires d'une façon encore jamais vue ? Au lieu de ça, une femme se met des objets sous la peau et se prétend sculpture vivante. Les édiles voient les tableaux en petit comité. Intoxiqués de télévision, ils ont tendance à demander la télécommande. L'installation d'une vieille pompe à essence Esso dans un musée d'art moderne leur parle davantage.

Van Gogh ne signait presque jamais, ou alors simplement « Vincent ». Picasso a fait le contraire. Ses héritiers sont allés jusqu'à inscrire leur patronyme sur la carrosserie d'une voiture qui n'a même pas les phares sur le toit ni le pare-brise à la place

des garde-boue.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contre les horreurs de la guerre de 1914-1918, Giono a ainsi dédicacé un exemplaire de la réédition : « À Jean Moncan, ce livre qui n'a servi à rien. Manosque, janv. 44. »

Pour éviter le fiasco, les *people* font un plan médiatique. À la télévision, on n'a jamais entendu dire : « J'ai tout raté dans ma vie. » Si on n'invitait pas du public pour applaudir les tchatteurs patentés, les émissions dégageraient une ambiance mortifère. Nous ne vivons plus que dans un univers d'applaudissements et de rires falsifiés. Si l'on répète un mensonge à l'infini, il a tendance à se transformer en vérité. Restons vigilants. N'avoir aucune solution n'empêche pas de conserver ses convictions. Acteur dans le privé. Témoin dans le public.

*Montmorency-Campomoro,
mars 2010-mars 2012.*

Table des matières

Plus personne n'a le droit d'être pauvre

Après le roman de gare, celui pour aéroport

Les assassins de Sharon Tate m'ont tué aussi

L'héroïne a massacré les héros

Les prélèvements sociaux remplacent la gentillesse

On s'adresse à la fonction, jamais à l'homme

Les *politiciens* dégradent l'action politique

Les imposteurs forment la racaille moderne

Ce n'était pas mieux avant

La mort nous délivre de la médiocrité ambiante

Déjà parus dans la même collection

Éloge du contraire, François Bott.

Éloge de la vulgarité, Claude Cabanes.

Éloge du mauvais goût, Frédéric Roux.

Éloge de la trahison, Jacques Aboucaya.

Éloge du mensonge, Gérard de Cortanze.

Éloge de l'arrogance, Philippe Vilain.

Dépôt légal :
juin 2012

Mise en pages: ~~P-Print~~ graphique